

ALEXANDRE
VIALATTE

Une forte tête

1937

Ce fut sur le coup de cinquante-cinq ans que le père Chavaroux prit brusquement réputation de prophète. Pourquoi le père Chavaroux passa-t-il un beau jour pour une façon d'intellectuel, de forte tête dans le village où il s'était retiré ? C'est un problème assez complexe.

Rien n'aurait pu, dans son physique assez banal, faire présager une renommée de nature aussi exceptionnelle. Il avait une bonne tête avec des yeux en boule, une moustache en guidon de bicyclette et des cheveux comme un paillason, drus mais pliés en tous les sens comme par l'effet d'un cyclone. Quand il évoluait dans son grand magasin, au milieu des fourneaux à gaz et des lanternes vénitiennes, on l'aurait pris pour le génie même, un peu épais, du négoce et du poêle en fonte, ou pour l'esprit de la lampe Pigeon, avec sa grande blouse noire et ses cheveux d'argent qui brillaient comme une flamme.

Tout d'un coup il vendit son fonds, acheta un petit pavillon sur la route du Monestier, ne sortit que deux heures par jour, laissa pousser sa barbe et brûla sa chandelle jusqu'à trois heures du matin. « Ça l'a pris comme un lavement », déclarait son propre beau-frère. Ces allures auraient pu faire croire à la folie. Mais l'aventure se passait loin de chez lui ; dans son pays il n'eût jamais été prophète. Ici on s'épuisa en suppositions. C'était un savant, un artiste. Sa maigreur, ses gestes sur la route, tout fortifiait cette hypothèse du moment qu'on l'avait choisie. Un avaro ? À la vérité sa porte était toujours

fermée et il veillait à la dépense ; mais le village en avait déjà un dont on avait pris l'habitude ; il eût fallu concurrencer une réputation bien assise ; on ne change pas si facilement d'avare dans un pays où la place est bien prise. Et puis, à en croire la mercière, il achetait l'encre par pleins litres comme d'autres achètent le vin ; et des kilos de « cahiers cent pages », des plus beaux, recouverts de papier moleskine. Preuve que c'était un savant. On l'avait vu un jour par sa fenêtre, penché comme le docteur Faust sur on ne savait quel grimoire. Et, quand il passait des touristes, on faisait voir sa bicoque aux artistes en leur disant « Il en a là-dedans » et on se frappait sur la tête pour montrer où ça se tenait. Bref c'était un cerveau de luxe, une caboche de première qui épatait les « Parisiens ». Finalement les gens vinrent le consulter, sur ci, sur ça, sur les récoltes ou la grêle. Il les recevait à la cuisine, avec un grand tablier bleu, en tournant son civet dans une casserole. Il répondait par grognements ; on comprenait comme on voulait. Il avait mauvais caractère. On le payait avec un beurre, un lièvre, un coq ou un fromage. Il jetait le cadeau dans un coin. Les gens partaient impressionnés en jetant un regard furtif sur le réduit, toujours fermé à clef, où il « faisait ses écritures ».

*

* *

Chavaroux n'avait été à l'école qu'un élève assez ahuri, plongé dans une torpeur muette. On aurait dit un bœuf qui sortait de l'étable, mal réveillé d'un long hiver...

Il n'avait de goût que pour les choses qui brillent, les sous neufs, les boutons, le métal astiqué. Les casseroles de la cuisine, qui étaient en cuivre, le plongeaient dans une sorte d'extase. Il les regardait longtemps par la fenêtre et on voyait qu'il en sortait réconforté, comme Renan par l'Acropole. On le sentait déjà voué par on ne sait quel fétichisme au commerce des choses qui brillent.

Il était comme une pie voleuse. Un jour d'inspection général on découvrit dans un coin secret de son pupitre des choses qu'il conservait avec un soin jaloux, du papier d'argent de chocolat, une poignée de porte en laiton et un cor de chasse brodé, l'insigne des tireurs d'élite. La poésie le laissait aussi indifférent qu'un canard devant un couteau de poche. Comment éprouva-t-il un jour le frisson de la littérature ? Ce fut une chose dont on parla. Il ne sortit en effet qu'une fois de sa léthargie coutumière ; ce fut à propos d'un sonnet qui décrivait des confitures dans un chaudron et qui se terminait par ces vers :

*La pourpre et le corail reflètent leurs fragrances
Dans l'or exaspéré du métal rutilant.*

Lui qui ne savait jamais ses leçons, cette fois-là il récita le sonnet sans se tromper d'une virgule, d'un bout à l'autre malgré tous les « mots difficiles » ; on l'interrogea sur leur sens ; il ne les avait pas compris ; il les admirait de confiance. On parla de cette leçon sue comme d'un événement. Il se souvint du sonnet toute sa vie. Ce fut là son microbe et son impondérable, tout ce qu'il conserva de l'école supérieure, avec le cor de chasse et la poignée de laiton, car il fut réformé d'office par le jury du brevet élémentaire pour inaptitude générale aux travaux de l'intelligence. Sa vocation se passa d'ailleurs de tout diplôme, puisqu'il s'établit quincailler, vendit des pourpres, des « coraux » et des « fragrances » sans avoir besoin de savoir leur nom et assouvit ainsi dans le domaine pratique sa passion des effets brillants. Il aurait même fait des affaires superbes s'il avait pu se résoudre à vendre tous ses stocks. Mais il y avait des choses qu'il gardait âprement, on ne savait pas pourquoi, certains cadenas, des clefs, des lampes de métal ou bien ces clous dorés qui servent aux artistes du meuble. Il se refusait à les vendre. Il les laissait dans une

vitrine à part où ils rutilaient à leur aise, et il les caressait des yeux toute la journée.

*

* *

J'ai dit qu'au bout de six ans, au bourg du Monestier, il avait une réputation, qui s'étendait au loin, d'homme savant, capable et « fort sur les secrets ». Au bout de ces six ans on le trouva pendu dans le milieu de sa cuisine, en tablier bleu, en pantoufles, et la casquette sur la tête. Son lorgnon avait chu à terre. Sa grande barbe descendait en grosses mèches annelées comme une barbe de vieux bouc.

Les héritiers ouvrirent tout dans sa maison, jusqu'au réduit secret dont on voyait au loin la lumière opiniâtre qui avait fait sa réputation. Des hommes du village attendaient à la porte, curieux d'apprendre « le secret » du grand savant.

Mais les héritiers parlaient peu ; ils étaient trois, venus du fond de la montagne, en veste noire et chapeau mou, trois frères avec des joues bien rouges, des cannes de facteur, des chemises de noces et des oreilles écartées comme les conscrits de village.

Ils trouvèrent dans le réduit, sur une table un encrier, une feuille, une plume et, sur la feuille, les deux premiers vers du sonnet, calligraphiés comme un état de compagnie :

La bassine au flanc rouge accueille dans son ventre

La groseille écarlate où le soleil se joue...

et, au-dessous, d'une écriture presque illisible :

« Je ne me souviens pas... Je ne peux plus... »

Il y avait encore, dans le réduit, douze pommes sur de la paille, une image, une lampe à pétrole et deux malles en poil de chèvre. Dans la première de ces malles qu'ils ouvrirent, ils découvrirent, à leur grande surprise, six cent quatre-vingt-dix cahiers bien empilés,

numérotés et ficelés, comme des archives dans une bibliothèque. Ils firent sauter les ficelles et ouvrirent le premier cahier. Il commençait par les mêmes vers qu'on avait trouvés sur la table, mais, là, le sonnet était complet. Et les trois héritiers en rirent. Ils n'eussent jamais pensé que la littérature obsédait à ce point leur oncle Chavaroux. Ils sautèrent à la dernière page, à la vingtième, à la trentième, et découvrirent le même poème ; alors, inquiets, ils parcoururent tout le tas. C'était partout le même texte, et reproduit si fidèlement jusque dans sa calligraphie qu'on eût pu le croire décalqué. Ce qui était d'ailleurs fort probable, car on trouva un papier calque dans un coin, et des traces d'épingle aux coins de chaque page. Il y avait un sonnet par page, et cent pages à chaque cahier. Ça en faisait soixante-neuf mille dans cette malle ! Ils démolirent la seconde et furent pris d'une panique en y trouvant la même chose, six cent quatre-vingt-dix cahiers numérotés et ficelés qui contenaient apparemment soixante-neuf mille fois le même poème. Ils auraient bien consulté l'antiquaire pour savoir si la chose avait de la valeur, mais ils ne voulaient pas mêler les gens à cette histoire, et puis, comme l'aîné le fit remarquer aux autres, on voyait bien que ce n'était pas « de l'ancien ». Ils renversèrent tout à terre et fourragèrent dans le tas. Mais ils ne trouvèrent rien d'autre. Ils en avaient jusqu'au mollet ; ils baignaient dans la confiture et le chaudron de l'oncle Chavaroux, ils pataugeaient à pleines jambes dans la groseille et dans la poésie. Ils se regardèrent, furieux ; ils étaient rouges de colère ; leur front suait comme un gruyère et ils faillirent s'étriper de mâle rage. Ils se sentaient vexés, frustrés et mystifiés ; mais l'ahurissement les figeait à leurs places, à l'idée que l'oncle Chavaroux avait passé six ans de sa vie à décalquer cent trente-huit mille fois un sonnet parnassien dans sa maison champêtre.

L'aîné fut le premier qui revint à lui-même. Il répandit dans le foyer de la cuisine la paille qu'il trouva sous les pommes et jeta

dessus une douzaine de cahiers qu'il imbiba fortement de pétrole. Puis ils attrapèrent les autres et les lancèrent un par un sur le brasier. Comme l'opération n'allait pas assez vite, ils prirent des balais et une pelle et ils poussèrent sur le tas ce qui restait.

Ce fut environ vers le milieu du sacrifice qu'ils virent tomber une feuille du cahier 1123 ; et cette feuille disait en propres termes : « Les quatre Suez sont dans le cahier 939, page 60, les Metropolitan Railways dans le cahier 92. »

À cette idée ils crurent bien devenir fous. Ils éteignirent le brasier et commencèrent leurs recherches, la pièce ne fut bientôt plus qu'un océan de papier saccagé, de cendres et de bouillie qui sentait le pétrole. Un gamin qui montait la garde devant la porte avertit les voisins qu'il y avait du mystère, du drame, de grands événements. Les héritiers, la face et la chemise noires, fouillaient à quatre pattes à travers la bouillie, avec une furie affreuse. On aurait dit le songe d'Athalie. Ils durent prendre le parti de ranger les cahiers un par un pour opérer avec méthode. Quand la nuit vint ils allumèrent la chandelle et travaillèrent jusqu'à dix heures ; mais tout fut vain. Les cahiers coffres-forts étaient restés dans le feu.

Les gens attirés par les flammes et par l'odeur insupportable du pétrole attendaient tous devant la porte, aucun n'avait osé rentrer ; et quand les trois frères sortirent, noirs de colère et de cendres humides, ce fut une muette horreur dans l'assistance. On comprit bien qu'ils venaient d'opérer quelque ténébreux sacrifice. Ils avaient dû brûler des peaux de loup-garou et des instruments de magie.

Les frères étaient si furieux qu'ils ne parlèrent à personne. La maison passa pour maudite, et, le mystère subsistant plus que jamais, la réputation scientifique du pauvre père Chavaroux ne cesse pas de devenir plus belle, plus ténébreuse et plus cossue. On m'a appris aux dernières nouvelles qu'il était plus fort que le

diable et qu'une nuit de pleine lune, il était revenu sur terre pour « brider » deux démons d'enfer, galeux comme les hérétiques, les atteler à la charrue et leur faire labourer un bien qu'il avait du côté des Barges.